



HAL
open science

Lectures antilibérales de Proudhon dans l'entre-deux guerres

Samuel Hayat

► **To cite this version:**

Samuel Hayat. Lectures antilibérales de Proudhon dans l'entre-deux guerres. Lectures de Proudhon au XXe siècle. Acte du colloque du 2 décembre 2006, 2007. halshs-03693362

HAL Id: halshs-03693362

<https://shs.hal.science/halshs-03693362v1>

Submitted on 10 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lectures antilibérales de Proudhon dans l'entre-deux guerres.

Samuel Hayat

Il n'est jamais facile d'affronter des lectures de Proudhon qui le mettent au service d'une pensée autoritaire. Elles apparaissent immédiatement tout à la fois ridicules et exaspérantes : ridicules, car nous pensons savoir qu'elles ne correspondent pas au véritable esprit proudhonien ; exaspérantes, car elles nous somment de leur opposer des interprétations qui, pour être plus exactes, n'en enferment pas moins notre philosophe dans des catégories bien étroites. Ces lectures que je qualifie d'antilibérales¹, indiquant par là qu'elles font de la liberté un concept secondaire, voire parasite, sont d'autant plus difficiles à présenter qu'elles correspondent à des intentions politiques hétérogènes, tout en conservant néanmoins certaines affinités. Il me semble néanmoins que l'existence et l'influence de cette manière de penser Proudhon, au moment même où les régimes autoritaires fasciste, nazi et bolchévique se mettent en place en Europe, ne doivent être ni ignorées ni prises à la légère. Elles conservent en effet, aujourd'hui encore, une certaine vitalité², rendant nécessaire une lutte théorique exigeante pour la reconnaissance de Proudhon comme penseur libertaire. Il me semble qu'il existe deux moyens différents d'intégrer ces interprétations à notre raisonnement : le premier est de leur opposer une volonté sans faille d'établir la vérité historique, en développant une lecture fine et contextualisée de l'œuvre de Proudhon³. Le second est d'essayer de saisir la façon dont ces lectures se construisent et s'organisent pour en proposer des contre-lectures, spécifiquement destinées à être des outils de combat. Il s'agit en somme voir dans ces interprétations antilibérales non pas des erreurs, mais des dangers, qui nous invitent à politiser notre rapport à Proudhon et orienter nos lectures dans un sens radicalement libertaire. C'est

¹ L'attribution d'un contenu émancipateur à la notion d'antilibéralisme par l'extrême gauche contemporaine contribue à la diffusion d'une lecture purement économique de la notion de libéralisme. Il va de soi que les pensées que je vise ici ne sont pas celles qui s'oppose uniquement, souvent au nom de la liberté, au libéralisme économique comme règle d'échange aujourd'hui attachée au mode de production capitaliste. Au contraire, je lis ici l'antilibéralisme comme le refus violent des libertés politiques, morales et/ou économiques de la société démocratique bourgeoise.

² Ainsi Troy Southgate, leader des néo-fascistes de la *National Revolutionary Faction*, cite régulièrement Proudhon comme inspiration principale, voir par exemple sa page personnelle : myspace.com/troysouthgate. On peut aussi trouver un Cercle Proudhon encore actif, à Genève, dirigé par l'avocat fascisant Pascal Junod.

³ C'est ce que fait, d'une certaine manière, Marie-Laurence Netter quand elle différencie les lectures de droite honnêtes et malhonnêtes, dans son article « Proudhon et les droites. De l'Action française à Uriage », *Mil neuf cent* n°10, 1992, « Proudhon, l'éternel retour », p.64-76.

cette seconde voie que je vais essayer de suivre dans cet exposé ; pour cela, je commencerai par présenter trois lectures antilibérales distinctes de Proudhon, avant d'en dégager trois questions, trois défis que nous lancent ces auteurs qui, pour être dans l'erreur, ne nous forcent pas moins à nous positionner par rapport à eux.

I. La lecture contre-révolutionnaire.

Historiquement, la première lecture antilibérale de Proudhon est faite par certains éléments de la réaction monarchiste, au début du vingtième siècle. Comme le note Marie-Laurence Netter, cette utilisation du socialiste Proudhon est purement stratégique : elle permet à Maurras et à l'Action Française de donner à leur haine de la démocratie un vernis prolétaire à la fois coquet et politiquement rémunérateur¹. En 1909, quelques années avant l'« alliance paradoxale, quasi fantasmatique »² du syndicalisme révolutionnaire et du monarchisme dans l'éphémère Cercle Proudhon, on peut déjà voir la récupération réactionnaire de Proudhon résumée dans le texte accompagnant la gerbe déposée par une délégation du « Comité d'Action des syndicalistes royalistes » (ça ne s'invente pas...) sur la tombe du bisontin : « *A P.J. Proudhon, au patriote français qui combattit le principe des nationalités en Europe, au justicier socialiste qui dénonça les crimes sociaux de la Révolution, et les mensonges économiques du collectivisme juif, à l'immortel auteur du Principe Fédératif* »³. Récupération de circonstance, faisant des attaques de Proudhon contre l'interventionnisme révolutionnaire, le jacobinisme, le communisme et la centralisation, les pointes pour lesquelles il mérite d'être révérend : c'est bien parce que le projet de restauration semble définitivement anéanti par la République radicale que les monarchistes se sont convertis à un anti-étatisme de façade, en attendant des jours meilleurs. Louis Dimier ne faisait pas autre chose lorsqu'en 1907 il félicitait avec arrogance Proudhon de son opposition au jacobinisme et de sa défense de l'héritage⁴. On le voit, c'est à la fois l'anti-étatisme et l'anticommunisme de Proudhon qui sont utilisés par les réactionnaires, ce qui leur permet entre autres de s'en servir contre le

¹ « Maurras a parfaitement compris qu'il pouvait se servir de Proudhon pour dédouaner de la seule mouvance réactionnaire ses propres théories anti-démocrates. » Marie-Laurence Netter, *op.cit.*, p.66.

² Georges Navet, « Le Cercle Proudhon (1911-1914). Entre le syndicalisme révolutionnaire et l'Action française », *Mil neuf cent* n°10, 1992, « Proudhon, l'éternel retour », p.49.

³ Cité par Yves Guchet, *Georges Valois, l'Action Française, le Faisceau, la République syndicale* [1990], Paris, L'Harmattan 2001, p.100.

⁴ Louis Dimier, *Les maîtres de la contre-révolution*, Paris, librairie des Saint-Pères, 1907. « Proudhon », p.289-303.

communisme étatiste de Marx, surtout après la guerre et la victoire bolchévique. C'est ainsi que le futur fondateur du Faisceau, Georges Valois, qui est alors encore proche des cercles monarchistes, peut opposer en 1919 Proudhon à Marx selon une optique anti-intellectualiste : « Proudhon, qui a connu le travail, le vrai travail, et la vie des entreprises, a été maintenu dans la direction de la vérité par l'observation directe de l'économie. Marx, journaliste et homme de cabinet, a été conduit à l'erreur par le caractère de ses études »¹. Cette lecture contre-révolutionnaire est néanmoins surtout visible avant la guerre de 1914 puis sous Vichy ; dans l'entre-deux guerres, l'Action Française utilise apparemment peu Proudhon comme référence. En revanche, le régime de Vichy a besoin de s'inventer une identité française, d'apparaître comme l'outil de réalisation d'un programme politique spécifiquement français, et non comme un rouage de la domination nazie. Henri Bachelin réalise ainsi en 1941 un petit ouvrage, opportunément intitulé *Les Précurseurs. P.-J. Proudhon, socialiste national*. Si le propos est banalement réactionnaire, Proudhon étant brandi comme un drapeau contre la décadence² et les communistes, le procédé est intéressant : il s'agit vraiment de faire de Proudhon un jalon d'une mythique histoire du « socialisme national », dont l'aboutissement serait l'Etat Français de Pétain. Le Proudhon des réactionnaires est donc une icône, un franc-comtois patriote, honnête travailleur qui n'eut cesse de pourfendre le communisme, l'étatisme et le libéralisme moral.

II. Une lecture bolchévique : Edouard Berth.

Tout autre est le Proudhon d'Edouard Berth, sans pour autant être sans lien : Berth est en effet un de ceux qui donnent au Cercle Proudhon sa caution révolutionnaire. Mais après la première guerre mondiale, la révolution voulue par Berth trouve une incarnation dans le soviétisme bolchévique, et l'alliance avec les monarchistes perd le peu de sens qu'elle pouvait avoir. Disciple de Sorel, Berth brosse un portrait très flatteur de Proudhon, faisant de lui en 1923, dans *Les Derniers aspects du socialisme*, le fondateur avec Marx du syndicalisme révolutionnaire : « l'empire du monde est promis au syndicalisme révolutionnaire : synthèse de Proudhon et de Marx, c'est-à-dire des deux plus grands génies socialistes de l'Europe

¹ Georges Valois, *L'économie nouvelle*, Paris : nouvelle librairie nationale, 1919, p.35

² Les pages de délire réactionnaire contre la modernité bourgeoise sont particulièrement savoureuses et bien écrites.

occidentale. »¹ Toute l'ambiguïté de la lecture de Berth repose dans cette idée de synthèse ; en effet, il manque selon lui quelque chose à Proudhon pour être réellement révolutionnaire : la conscience de la spécificité de la révolution prolétarienne, ce qui a pour conséquence d'enfermer Proudhon dans un attachement néfaste à la démocratie. C'est le propos central de l'article « Proudhon et Marx » de 1932 : bien qu'il ait un esprit révolutionnaire bien affirmé, le mythe de la Révolution française est « encore tout puissant sur l'âme de Proudhon qui n'est pas, comme aiment trop à le dire les marxistes, un *petit-bourgeois*, mais bien plutôt *un paysan*, pour qui la chute du régime féodal et les guerres de la Révolution et de l'Empire [...] *restent l'événement capital de l'ère moderne* »². Cet attachement aux conquêtes de la Révolution française fait que Proudhon ne voit pas la spécificité du socialisme, ni du prolétariat qui le porte, alors que selon Berth la rupture est totale entre la révolution prolétarienne et le démocratisme des « révolutions » précédentes. Néanmoins, l'image qu'il donne de Proudhon dans cet article est très loin de celle d'un Proudhon réactionnaire : « Proudhon fut *un internationaliste* tout aussi catégorique que Marx lui-même. Nos *chauvins* de tout acabit, ceux de gauche comme ceux de droite, devront en prendre leur parti : il leur est désormais impossible *d'annexer* Proudhon et de le dresser, face à Marx, comme le représentant authentique d'un soi-disant *socialisme français*, qui serait tout différent du *socialisme boche*. Il y a désormais chose jugée ; et Proudhon apparaît, tout comme son émule germain en socialisme, le héraut de la Révolution européenne – une Révolution qui, disais-je, ne sera ni russe, ni germanique, ni française, mais vraiment internationale et capable d'édifier *cette Europe une*, qui est vraiment *une nécessité vitale*, si la civilisation occidentale ne veut pas sombrer dans un chaos sans nom et être entraînée tout entière dans l'immonde et effroyable décadence bourgeoise. »³ Le thème antilibéral de la civilisation européenne sombrant dans la décadence est certes un point commun avec les réactionnaires et les fascistes ; mais en 1932, alors que la politique de Staline affame et tue des millions d'habitants de l'URSS, c'est bien le bolchévisme qui apparaît à Berth comme la seule solution contre le chaos, et il n'hésite pas à proclamer que si Proudhon pouvait renaître, « il saluerait sans doute dans la Russie des Soviets la puissance-tête de file de la Révolution européenne »⁴. Proudhon, inspirateur des bolchéviques ? Si l'image est évidemment peu crédible, elle n'en est pas moins porteuse d'un Proudhon antilibéral tout à fait opposé à celui des réactionnaires.

¹ *Les Derniers aspects du socialisme, édition revue et augmentée des « Nouveaux aspects »*, Paris : Marcel Rivière, 1923, p. 33.

² « Proudhon et Marx », In *Du « Capital » aux « Réflexions sur la Violence »*, Paris : Marcel Rivière, 1932, p.73-74.

³ *Ibid.* p.94.

⁴ *Ibid.* p.97.

III. Un Proudhon précurseur du fascisme ?

C'est peut-être à l'intersection entre ces deux lectures, l'une insistant sur le nationalisme de Proudhon et l'autre sur son caractère révolutionnaire, que l'on peut voir se dessiner l'idée que le bisontin aurait été au XIX^e siècle le penseur le plus proche de ce qu'on appellera plus tard le fascisme. C'est du moins la thèse défendue par J. Salwin Shapiro dans un article de 1945 : « Pierre-Joseph Proudhon : Harbinger of Fascism »¹. Il me semble qu'il n'est pas utile d'ériger une séparation nette entre cette lecture d'un Proudhon fasciste et les lectures fascistes de Proudhon : après tout, si l'intention politique des lectures faisant de Proudhon un ennemi des libertés peut considérablement varier d'un auteur à un autre, le traitement réservé à notre philosophe est comparable. La thèse de Shapiro repose intelligemment sur le sentiment d'étrangeté que l'on peut avoir vis-à-vis de Proudhon, comme si celui-ci n'était pas de son temps : selon lui, la raison en est que Proudhon est un « prophète des mécontentements futurs »², à la fois révolutionnaire et conservateur alors que cette combinaison n'existerait pas encore dans la France du milieu du XIX^e siècle. Pour prouver la validité de cette lecture, l'auteur s'appuie sur le ralliement de Proudhon à Bonaparte en 1852 dans *La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat*, ouvrage effectivement ambigu, ainsi que sur les passages les plus xénophobes, violents ou misogynes de sa correspondance. Selon Shapiro, la violence avec laquelle Proudhon critique la démocratie et le socialisme est inédite, et ne trouve d'écho que plusieurs décennies après, chez les fascistes : « C'était lui qui le premier fit entendre la tonalité fasciste d'une répudiation *révolutionnaire* de la démocratie et du socialisme »³. C'est là le point primordial : le Proudhon de Shapiro est à la fois – et autant – révolutionnaire et conservateur, anti-capitaliste et anti-socialiste ; et à l'opposé des autres socialistes, il se fait le champion de la classe moyenne, et non du prolétariat. « Proudhon était un révolutionnaire en ce qu'il répudiait les institutions politiques et économiques établies, et en ce qu'il proclamait un nouvel ordre social, inspiré par une nouvelle idéologie. Pourtant sa tournure d'esprit était conservatrice. Sa dévotion intense à l'institution de la famille, son

¹ J. Salwin Shapiro, « Pierre-Joseph Proudhon : Harbinger of Fascism », *American historical review*, 50, 1945, p. 714-37. "Harbinger" signifie "fourrier" ou "hérald", indiquant par là que, selon Shapiro, Proudhon non seulement annonce le fascisme mais lui ouvre la voie, le prépare.

² « prophet of future discontent », *Ibid.* p. 733.

³ « He it was who first sounded the fascist note of a *revolutionary* repudiation of democracy and socialism. », *Ibid.* p.734.

attitude sans faille de champion des intérêts de la classe moyenne, et sa défense de l'héritage révèle sa perspective essentiellement conservatrice. »¹ Le reste de l'article invoque des idées du même ordre, la preuve suprême de la thèse étant que des auteurs nazis, Willibad Schulze et Karl Heinz Bremer, ont dit leur admiration pour le philosophe. Et il faut avouer que même chez les fascistes les plus durs on peut sporadiquement trouver un éloge de Proudhon, par exemple dans *L'Insurgé politique et social*, journal authentiquement fasciste, qui ne dure que quelques mois, en 1937. Effectivement, on y trouve à la fois appel à la classe moyenne, apologie du fascisme, anticapitalisme, antisémitisme et... référence à Proudhon. Au point que dans le numéro du 11 août on peut voir coexister une épigramme de Proudhon², un article à la gloire de Mussolini, et ces quelques phrases de Philippe Mattincourt à propos de construction d'un monument à Proudhon : « Ce précurseur du régime national et social que nous désirons donner à la France a ouvert des voies sur lesquelles se sont engagés tous ceux qui veulent à la fois maintenir la France et libérer les Français de la tutelle capitaliste. Proudhon n'a pas fait une œuvre définitive : il n'a pas résolu les contradictions qui étaient en lui. Mais au socialisme matérialiste et inhumain de Marx il oppose un socialisme conscient des réalités françaises. Cet amour de la terre, ce souci de conserver le patrimoine commun tout en arrachant l'ouvrier à la condition prolétaire, personne, avant lui, n'avait songé à en faire la synthèse. » Evidemment, l'idée selon laquelle Proudhon aurait eu un rôle déterminant dans la formation du fascisme est tout à fait fantasque³ ; mais cette lecture dessine un Proudhon précis, tout à la fois anti-communiste, antidémocrate, anticapitaliste, militariste, misogyne, antisémite, élitiste et méprisant pour les masses, révolutionnaire mais conservateur, voyant dans la classe moyenne l'avenir de l'humanité.

Proudhon contre-révolutionnaire, Proudhon bolchévique, Proudhon fasciste ; trois lectures certes différentes, mais dont il est possible de repérer certains thèmes clés, ou au contraire une propension à oublier certains aspects cruciaux de la pensée proudhonienne. Si l'on prend au sérieux ces lectures et leur ancrage à la fois dans une histoire qui continue à

¹ « Proudhon was a revolutionist in that he repudiated established political and economic institutions and in that he proclaimed a new social order, inspired by a new ideology. Yet his bent of mind was conservative. His intense devotion to the institution of the family, his neverfailing championship of the interests of the middle class, and his advocacy of the inheritance of property reveal his essentially conservative outlook », *Idem*.

² « Arrière ! communistes, votre présence m'est une puanteur et votre vue me dégoûte. »

³ Elle n'est pas limitée à Shapiro : on peut la trouver esquissée chez Zeev Sternhell, dont la seule *citation in extenso* d'un écrit de Proudhon dans ses œuvres sur le fascisme français est la note ordurière que Proudhon écrit dans son carnet en décembre 1847 contre les Juifs, où il dit en substance qu'il faut les déporter ou les exterminer. Et il accompagne cette citation de ce commentaire entièrement faux, puisque les carnets n'ont été publiés que bien après sa mort : « cette vision du juif que Proudhon va transmettre à deux ou trois générations de socialistes français ». *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, 1997, p.237.

faire sens, et dans certains points cruciaux de l'œuvre de Proudhon, il peut alors être nécessaire de ne pas esquiver les questions qu'elles ouvrent, et de promouvoir une lecture libertaire qui lutte délibérément contre les réponses antilibérales à ces questions.

IV. L'homme et le penseur.

Toutes ces lectures ont en commun de distinguer, mais sans dire explicitement comment, un bon d'un mauvais Proudhon, ou encore de dégager un Proudhon réel qui aurait été corrompu par certains travers de son époque ou de son milieu¹. Un premier moyen de réaliser ce tri est de célébrer l'homme plutôt que son œuvre. Ainsi Henri Bachelin propose de surmonter les contradictions qu'il remarque dans la pensée de Proudhon en dressant de lui un portrait d'homme vertueux, pauvre et travailleur : « La vie de Proudhon offre même la supériorité d'une cohésion parfaite, alors que son œuvre ne donne pas à l'esprit satisfaction entière [...]. Proudhon fut l'aboutissement de toute une race de Comtois. [...] Il tirait [ses images] de son subconscient, à une source inépuisable qu'alimentaient, de leurs sensations non définies, des générations de ruraux. »² Le glissement est ici tout à fait repérable : si la vie de Proudhon s'avère supérieure à sa pensée, c'est grâce à son enracinement dans l'esprit français ; Proudhon serait en fin de compte grand par sa race, ou prouverait par la qualité de sa vie et de ses intuitions la grandeur de sa race. On peut trouver un raisonnement similaire chez Léon Daudet : « Penseur remarquablement inégal [...] ; mais, ce qui domine ses erreurs et ses lacunes, c'est un sentiment profond, atteignant parfois au sublime, de la justice [...] – une âme forte et trempée dans l'adversité et la misère, qui furent son lot ici-bas ; et un cœur à la fois ample et discret, affectueux et grave, d'une sonorité, d'une palpitation magnifiques. Ce prince des révolutionnaires et dont la pensée flottante et enflammée plane au-dessus des principaux bouleversements du dix-neuvième siècle et du début du vingtième, est aussi en morale un grand traditionnel et d'un accent, dirais-je, familial. Il est poignant. »³ Alors que chez Bachelin c'est la race qui sauve Proudhon, ici c'est la tradition morale, nourrie de la

¹ Cette attitude n'est pas sans lien avec celle, plus courante, qui consiste à dédouaner Proudhon de sa misogynie ou de son antisémitisme en disant que c'était de son époque. C'est une manière d'esquiver la question du sens de ces attitudes et de s'interdire de les comprendre, en recourant à un argument par ailleurs complètement faux, puisqu'il existait alors des personnes explicitement féministes et antiracistes, et que Proudhon ne pouvait les ignorer.

² Henri Bachelin, *Les précurseurs ; P.-J. Proudhon, socialiste national*, Paris : Mercure de France, 1941, p.36-37.

³ Léon Daudet. *Flammes. Polémiques et polémistes*, Paris : Grasset, 1930, p.53-54.

misère salubre de sa vie, qui lui permet de transcender ses erreurs. Dans les deux cas, le fond de Proudhon est aussi ce qui le transcende, quelque chose qui lui préexiste et l'excède, et finalement ce n'est pas tant sa pensée qui importe que l'exemple qu'elle représente – son esprit, selon Valois¹ : son œuvre est une voie d'accès à une transcendance seule digne d'être révéérée.

V. Le conservateur et le révolutionnaire.

De façon peut-être moins tranchée, ces lectures accordent une importance particulière au rapport de Proudhon à la violence. Ici, deux interprétations s'opposent. La première fait de Proudhon un défenseur viril de la violence. Ainsi *La Guerre et la paix* est régulièrement interprété, au mépris de ses conclusions fortement opposées à un retour du projet guerrier, comme un ouvrage faisant l'apologie de la violence. Berth va jusqu'à en dire : « jamais panégyrique guerrier plus éclatant et plus exalté n'a été prononcé »². Mais son analyse ne s'arrête pas à cet ouvrage : selon Berth, le fond même de la pensée proudhonienne est violent, en ce que Proudhon place l'Idée et le groupe au-dessus de l'individu. Ce détachement par rapport aux libertés de la personne, signe selon Berth de la puissance révolutionnaire de Proudhon, l'amène par exemple à écrire en 1848 qu'il faut mettre la Révolution au-dessus de la République, « – ce qui veut dire sans doute que le vrai révolutionnaire doit peu se soucier, au fond, des libertés formelles, pour s'attacher avant tout à créer les conditions de la liberté réelle »³. Cette interprétation de la phrase de Proudhon est certes abusive, mais on ne peut nier à celle-ci une certaine violence ; quant à l'opposition entre liberté formelle et réelle, il est certain que l'on peut trouver chez Proudhon un rejet du formalisme purement politique de la démocratie. Mais c'est la conjonction entre les oppositions réel/formel et groupe/individu qui permet à Berth de voir en Proudhon un révolutionnaire violent : le réel serait entièrement du côté du groupe, et le formel de l'individu. Une interprétation inverse du rapport de Proudhon à la violence est faite par Shapiro : le refus inconditionnel de la violence révolutionnaire serait une caractéristique fondamentale de Proudhon et la preuve de son conservatisme. Mais c'est bien la violence collective qui est ici rejetée, alors que Proudhon n'aurait pas la même attitude

¹ Yves Guchet, *Georges Valois, l'Action Française, le Faisceau, la République syndicale* [1990], Paris, L'Harmattan 2001, p.100.

² Edouard Berth, *Les Derniers aspects du socialisme, édition revue et augmentée des « Nouveaux aspects »*, Paris : Marcel Rivière, 1923, p.94.

³ *Ibid.* p.20.

face à la violence personnelle incarnée par Louis-Napoléon Bonaparte. On voit que dans les deux cas c'est autour de la légitimité de la contrainte entre individu et collectivité que se noue la question de la violence révolutionnaire. Or il est clair que la question de la légitimité ne saurait chez Proudhon faire l'objet d'un raisonnement d'ordre juridique, posant seulement en droit la question de la violence collective ou de son refus. C'est bien parce qu'il existe un rapport dialectique entre individu et société, entre pouvoir et autorité, et que l'état de ce rapport est toujours historique, qu'on ne peut juger abstraitement de la validité de la transformation révolutionnaire. On voit là encore que ces interprétations utilisent Proudhon plus qu'ils ne l'éclairent, s'interdisant par là de penser la spécificité de la conceptualisation proudhonienne de la révolution.

VI. Classes en lutte ou solidaires ?

Le point litigieux le plus important que ces lectures antilibérales mettent en lumière me semble être le rapport de Proudhon à la lutte des classes : dans l'entre-deux-guerres, la question du contour des classes en lutte est nécessairement à l'ordre du jour, alors qu'il s'agit de se situer par rapport aux prises de pouvoir fascistes et bolchévique. Et il faut avouer que les différentes approches présentées sont en profond désaccord sur l'interprétation proudhonienne des classes sociales. La première position défendue est celle de la solidarité entre les classes, supposée être la conséquence du fédéralisme de Proudhon. C'est l'interprétation organiciste de la pensée proudhonienne, menée principalement au sein du Cercle Proudhon, et que les événements rendent rapidement caduque¹. Une deuxième position est celle de l'éloge de la classe moyenne : l'ennemi de classe est commun au prolétariat et à la classe moyenne, et c'est le financier, le capitaliste. Ici les auteurs utilisent la distinction entre propriété et capital, faisant de Proudhon un défenseur de la propriété, réservant à l'appropriation usuraire l'idée qu'il s'agit d'un vol. Sa défense de l'héritage est souvent mise en avant, par exemple par Shapiro². On trouve cette utilisation de Proudhon chez les fascistes, mais aussi chez les néo-socialistes qui sont exclus en 33 de la SFIO, et qui finiront pour beaucoup dans la collaboration. Une troisième position est celle de Georges Valois, ou dans un autre registre celle du socialiste belge Henri de Man, qui met ses idées sous le patronage de Proudhon, et

¹ Une interprétation des conséquences de cet organicisme sur le Cercle lui-même est faite par Georges Navet, *op.cit.* p.52.

² J. Salwin Shapiro, *op.cit.* p.734

qui sans être antilibéral est néanmoins ambigu. Selon eux, la lutte des classes n'existe pas, car les classes sociales n'existent pas matériellement : il s'agit plutôt d'un état d'esprit ou d'une vision du monde. Ils se servent régulièrement du primat que Proudhon accorde selon eux à l'Idée plutôt qu'aux classes sociales. La dernière position est celle que défend Edouard Berth dans « Proudhon et Marx » : la lutte des classes est selon lui toujours présente chez Proudhon, mais n'éclot pas à cause de son démocratisation : « Chez Proudhon, l'idée de lutte de classes est comme perpétuellement sous-entendue, perpétuellement affleurante ; elle semble toujours sur le point de jaillir et d'éclater, comme la conclusion nécessaire et invincible de prémisses fortement enchaînées ; et, néanmoins, *elle ne sort pas* – elle est comme perpétuellement refoulée, combattue, contrariée ou obscurcie par d'autres idées et d'autres sentiments ayant une origine plus spécifiquement démocratique. C'est, pourrait-on dire, le concept *peuple*, concept démocratique, qui s'oppose dans son esprit au concept *prolétariat*, concept plus spécifiquement socialiste »¹. On voit bien que ces quatre utilisations de la pensée de Proudhon sont dictées par l'intention politique de leur auteur plutôt que par une volonté d'élucider sa pensée. Néanmoins, si une telle diversité de points de vue peut se réclamer de Proudhon, c'est certainement en raison d'imprécisions effectivement présentes chez lui.

C'est là le point le plus important : étudier les lectures « fautives » de Proudhon n'a pas qu'un intérêt historique, car celles-ci nous renseignent sur ce qui, au sein de l'œuvre proudhonienne, a pu permettre à des interprétations antilibérales de faire prise. Il y a notamment lieu de s'interroger sur les conséquences positives que l'on peut tirer de la diversité des positions sur la lutte des classes chez des auteurs se réclamant de notre philosophe. Il me semble qu'on peut y voir une invitation à travailler, en tant que proudhoniens, sur les textes dans lesquels Proudhon a mobilisé l'idée de classes sociales, pour construire une conception proudhonienne de la lutte des classes qui évite les quatre écueils précédents : organicisme, moyennisme, solidarisme et messianisme prolétarien. C'est à mon sens d'autant plus utile que le projet marxiste paraît aujourd'hui ne plus faire prise sur la réalité, alors qu'une conception révolutionnaire de l'organisation sociale est toujours aussi nécessaire. Les ambiguïtés de la pensée proudhonienne, révélées par les lectures antilibérales de l'entre-deux-guerres, recèlent peut-être de potentialités inexploitées pour saisir les évolutions contemporaines du capitalisme – et pour inventer de nouveaux moyens de le combattre.

¹ Edouard Berth, *op.cit.* p.72.